

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard Alexis BURQUIER

L'homme d'action : le cœur (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 161-167

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Homme d'action

LE CŒUR

(suite)

Pour devenir des hommes d'action, les apôtres du bien, selon vos généreuses aspirations, soyez aussi épris du grand rôle que vous aurez plus tard à jouer dans la société. Je vous l'ai dit, par votre science acquise dans cette maison au prix de bien des labeurs, par vos talents qu'en général l'on ne peut contester, par votre situation dans le monde que vous tenez déjà de vos familles pour la plupart, vous êtes l'élite intellectuelle, morale du pays. Aussi, vous serez influents : on marchera naturellement sur vos traces comme le voyageur suit le chemin battu, comme le pilote dirige son navire sur le phare ; en un mot, vous serez les guides, conscients ou non, de la société. Où devez-vous la conduire ? A son but, à son sommet, qui est celui de chacun de nous en particulier, Dieu, en travaillant à la sanctifier par la parole, par les oeuvres, surtout par une vie exemplaire, en lui donnant la somme de jouissances terrestres que vous pourrez et dans la mesure voulue de Dieu. En cela, vous imitez Notre Seigneur : il est venu sur la terre apporter le salut à tous les hommes, sans acception de personne, par l'effusion de son sang. Oui, il est venu soigner les âmes en tout premier lieu, mais il n'a pas oublié les corps, auxquels il a prodigué ses soins : il a guéri les malades, ressuscité les morts, donné le pain aux foules, changé l'eau en vin pour le pauvre, pleuré sur les misères du peuple, surtout, il a brisé les liens qui retenaient l'ouvrier esclave, pour en faire son frère, l'homme libre.

Pour accomplir ce double devoir de sauveurs d'âmes et de bienfaiteurs des corps, avant tout, il vous faut aimer cette société, puisque Dieu, a-t-on affirmé justement, n'a pas permis qu'on pût faire un bien moral à l'homme autrement qu'en l'aimant. Tolstoï disait, lors d'une famine en Russie, à ceux qui ne songeaient qu'à donner du pain : « Donnez l'amour d'abord, car on peut donner le pain sans l'amour, mais non l'amour sans le pain. » Il vous faut aimer cette société telle qu'elle est avec ses misères, ses troubles qui sont grands à l'heure actuelle, on ne peut le nier, mais qui ne furent pas moindres à bien d'autres époques, et, ne soyons pas, en les constatant, d'éternels pleureurs : à la tempête ont toujours succédé les beaux jours, et Dieu reste l'éternelle Toute-Puissance ; et, n'allons pas par notre stérile découragement grossir les rangs déjà trop serrés de l'armée des « bras croisés ».

Ecoutez plutôt, à ce sujet, les paroles de Roosevelt, qui s'adresseront à plus d'un de nous : « L'homme qui laisse tout faire et tout passer, l'homme qui se borne à gémir en secret, qui se borne à railler la corruption des politiciens, l'homme qui constate la mauvaise administration de la justice sans tenter un effort résolu et immédiat pour la réformer, oublie son devoir et ménage à son pays d'infinies misères. » Donc, aimons cette société d'une façon active, en sondant ses plaies, pour y apporter le remède.

Qu'est-elle ? A la lecture rapide des rares journaux qui parviennent jusqu'à vous, par un simple coup d'œil jeté sur le monde qui vous entoure, par les quelques conversations que vous aurez eues au dehors de cette maison, vous aurez bien vite constaté un malaise partout, une défiance universelle, une espèce de *struggle for life* dans tous les milieux, une moitié du genre humain qui semble dressée contre l'autre en ennemie, et prête à en venir aux mains à chaque instant. Faut-il spécialiser ? L'ouvrier sur le chantier ne reste pas indifférent, lorsqu'il vous voit passer tout frais dans votre

propret costume d'étudiants, aux jours de promenade. Il voit ou croit voir, en vous, la richesse, la science, le dédain du travail manuel ; lui, il est le prolétaire, le dénué du bien-être matériel, et dans son imagination depuis longtemps déjà exaltée, s'exagère son malheur et le bien des autres : il aspire de toutes ses énergies à changer les rôles, fallût-il recourir à la force brutale, à la violence.

D'autre part, quelques-uns de la classe que vous représentez, les favorisés de la nature, n'ont pas déposé complètement, il faut l'avouer en toute sincérité, les préjugés de caste, que leur ont donnés une fausse éducation ou le plaisir de la domination, à l'égard de l'ouvrier ; on le regarde encore comme un être inférieur fait uniquement pour le labeur, et si on proteste sur tous les toits qu'il n'est plus taillable et corvéable à merci, *l'instrumenti genus vocale* de Varron, en pratique, on agit comme s'il l'était encore : on semble n'avoir que des droits sur lui. L'ouvrier le sent et d'autant plus vivement qu'il y est préparé par de séduisantes théories aujourd'hui partout semées : de là cette surexcitation générale, cette fièvre universelle, ces grèves, sources de misères, jusque dans nos plus paisibles vallées.

Il manque à cette société moderne, un élément essentiel, vital, le Christ, la personnification la plus haute de la vérité, de la justice, de l'amour. Cette privation fait son malaise : le Christ rendu en sera tout le remède. Oui, ce qu'il faut à la société, c'est-à-dire à cette foule torturée de doutes, bernée de promesses décevantes, gonflée de rancunes inévitables, c'est Notre-Seigneur lui-même, intégral.

La politique est insuffisante : elle est basée sur des concepts humains qui varient avec les individus ; elle a des fins particulières non toujours plausibles et qui changent avec les temps, les milieux, les circonstances ; d'ailleurs, elle n'atteint qu'une faible partie de l'homme, l'extérieur. Aussi, l'histoire en main, on constate son impuissance : elle a laissé crouler les trônes, fait croître les révolutions, a semé les

troubles ; on éprouve encore de nos jours son acharnement à son œuvre néfaste de division partout où elle porte ses pas, pire que la cruelle Discorde aux « crins de coleuvre » des Anciens.

Les expédients les mieux combinés des diplomates ne sont que des palliatifs ; les agitations diverses de beaucoup de sociologues ne sont que remèdes anodins aussi inefficaces que leurs effets sont nuls et qui, au lieu de guérir la plaie ne font que la rouvrir. La vieille société a péri parce que Dieu en avait été chassé, la nouvelle est en souffrance parce que Dieu n'y est pas entré. Il faut donc recourir au sublime moyen, à la brûlure ardente du feu divin que le Christ est venu apporter au monde pour tout embraser. Le christianisme, comprenons-le bien, n'est pas simplement une religion individualiste, se proposant seulement d'assurer le salut personnel des fidèles, comme beaucoup semblent se le figurer, c'est aussi une religion essentiellement sociale, et seule elle peut conduire la société à son but, Dieu. Aussi, Mgr Ireland, ce grand connaisseur des masses populaires, dit qu'en présence des aspirations contemporaines, au milieu du conflit des opinions et du chaos des doctrines, éclate brillamment la merveilleuse opportunité du christianisme.

Donnons le Christ d'abord au pauvre, à l'ouvrier : alors, à ses yeux, le travail manuel ne sera plus méprisable, bien qu'autrefois réservé aux mains serviles, car le Christ l'a ennobli en s'y adonnant. La propriété ne sera plus une chimère qui s'évanouit dans ses doigts alors qu'il croit la saisir, mais une réalité à laquelle il peut légitimement prétendre, car le Christ a aboli le servage qui la viciait en la restreignant aux hommes libres. L'inégalité des conditions, dès la naissance, si mystérieuse, ne sera plus pour lui un sujet de blasphèmes, car le Christ est né, a vécu, est mort pauvre, pendant que l'opulence régnait autour de lui. Les épreuves de la vie, pour beaucoup fardeau écrasant, seront à ses épaules un joug suave, un poids léger soutenu qu'il sera par la

force des espérances futures que le Christ aura placées dans son cœur.

Donnons surtout le Christ aux classes dirigeantes. Le maître honorera son serviteur : le Christ a pris la forme d'un esclave, s'est choisi pour symbole Moïse exposé, Joseph vendu et qui avait servi pour nous affranchir. La propriété ne sera plus, pour lui, l'arche sacro-sainte qui renferme le code de tous les droits et dispense de tous les devoirs selon la formule païenne, mais bien une source d'obligations selon la conception chrétienne.

Oui, faisons revivre le christianisme au sein de la société. « Lui seul interprète l'inégalité et la douleur, leur donne un sens de justice et d'espérance ; il hiérarchise et console. Toute oeuvre sociale faite en dehors de lui, croit semer l'amour et elle moissonne la révolte, l'apaisement et elle moissonne la haine. Il n'y a qu'un chrétien qui puisse aider le pauvre sans l'humilier et l'encourager sans lui mentir. » Il faut donc à tout prix rendre le Christ au peuple et comment ? Par l'apostolat individuel, c'est-à-dire fait par chacun de nous, sans exception aucune, dans la mesure de nos forces, sur les individus pris en particulier, dans notre petit coin, en les instruisant, en entretenant avec eux des rapports sociaux pleins de charité, par les mille petits procédés qu'a tout homme passionné qui veut faire triompher sa cause. Il semble qu'il ne soit pas au-dessus des forces de chacun de nous, de ramener au Christ un homme par an : cela paraît peu, comptez au bout de vingt ans les conquêtes que vous aurez faites : ce sera un triomphe.

Cet apostolat individuel devient, à notre époque, nécessaire, parce qu'il est à la portée de tout le monde et qu'il est d'une merveilleuse fécondité, car, comme vient de le dire un orateur, les peuples sont comme les forêts, ils se refont par le pied et non par la tête, et ne le dédaignent pas à cause de son obscurité : un seul homme mérite tout notre zèle. La Bruyère a dit cette belle parole : Quand on ne serait

pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne serait pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile. » Et il avait raison. Dans cet apostolat, il faut, avant tout, atteindre l'âme, à la suite du divin Modèle, car, elle seule fait l'homme aux yeux de Dieu : aussi, élans, labeurs, efforts, seront vains en nous et vains pour les autres, si tout cela n'atteint pas les âmes en y faisant régner le Christ. Pour ce faire, il faut se présenter aux hommes, les mains pleines d'oeuvres bonnes, utiles, profitables non à nous seuls, mais à tous, de façon qu'après avoir goûté le fruit, ils soient forcés d'admirer l'arbre dont nous sommes les rameaux.

C'était bien là la méthode suivie aux siècles de foi, et elle fut couronnée de succès, car, c'était un commun adage, qu'il faisait bon vivre à l'ombre de la crosse. L'Eglise commençait toujours par courber les peuples sous le poids de ses bienfaits sociaux avant de les éclairer par la lumière de sa doctrine. Saint Jean Chrysostome disait : La bienfaisance de l'Eglise a converti autant d'âmes que les miracles. De nos jours, la charité est encore la grande conquérante des âmes ; il nous faut donc montrer que le Christ est un aimant qui attire, et le prouver par notre attitude et nos oeuvres.

Vous rêvez de conduire la société à Dieu, savez-vous à qui sera le peuple ? Ecoutez la parole d'un évêque : « La multitude sera à qui lui assurera le plus de pain au moindre prix, le plus de vêtements chauds l'hiver, frais l'été, au moindre prix. Le ciel, il faut le lui prêcher, parce que, Dieu merci, le ciel est une réalité, mais la terre, il faut la lui rendre et plus charitable et plus hospitalière. Le Christ le veut, vos intérêts l'exigent, l'humanité l'attend. » Une autre voix non moins autorisée proférait ces mots qui semblent bien vous rappeler vos devoirs si vous voulez plus tard être actifs : « Le peuple aimera toujours l'homme qui s'occupe de lui, et quand cet homme-là a l'honneur d'être un noble, le peuple l'aimera deux fois, car il vient de plus loin et il descend de plus haut. Le peuple, il est à qui lui parle, à qui

l'aide à gagner son dur pain, à qui le prend et le reprend par la main et tout le long de la route, sans plus se lasser que ne se lasse une mère, le guide vers le bonheur matériel, et, par ce bonheur matériel le réconcilie avec la Providence, qui a placé ceux qui ont trop à côté de ceux qui n'ont pas assez, afin qu'ici-bas notre bonheur soit comme notre malheur le fruit de la solidarité et l'ouvrage de nos mains. »

Ces paroles sont claires et nous montrent que le catholicisme n'est pas seulement un dogme qu'il faut croire, un système de morale qu'il faut admettre, c'est une vie qu'il faut vivre, et non pas individuellement, mais fraternellement et socialement. En un mot, pour être des hommes d'action, il vous faut aimer Dieu votre fin dernière, la société que vous devez conduire à Dieu, de l'amour vivant qui se communique à chacun de nous, qui s'empare de nos coeurs, qui s'unit à notre chair et à notre sang par le plus divin des mystères, de l'amour qui ravissait en extase les saints, l'amour qui est Dieu, le Christ enfin.

En finissant, je laisse à ceux d'entre vous qui comprennent tout leur devoir ces mots qui résument cet entretien : Soyez des anges pour vous, des apôtres pour les autres par amour pour Jésus.

Abbé BURQUIER